

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.

ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures : - Une vue du Mont St.-Gothard. - Un Matin nébuleux. - Godefroid de Bouillon sur les Remparts de Jérusalem, d'après Gustave Doré. - Le Varan bigarré d'Australie.

TEXTE : - Nos Gravures. - Chronique de ce qui se passe. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Le Fils de l'Inconnu. - Causerie. Le Babil féminin. - Le mot "bon." - Le Rêve d'un Enfant. Aquarelle Musicale. - Bannière du Toit paternel. Roman. - Rébus No. 6.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.

à BRUXELLES.

Administrateur : C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur : HENRI BOGAERTS.

N°. 22.

— 10^e ANNÉE. —

3 Avril 1880.

NOS GRAVURES.

LE MONT ST.-GOTHARD.

L'immense chaîne de montagnes appelée St-Gothard, est située entre les cantons d'Uri et du Tessin, en Suisse. La partie la plus élevée de ce massif, sur laquelle se trouve l'hospice

construit aux frais du canton du Tessin, a une hauteur de 2,232 mètres.

Rien de plus nu, de plus aride et de plus désolé que le plateau du St-Gothard; il est couvert de lacs et de glaciers; l'hiver y dure neuf mois.

On ne sait pas l'époque précise où fut ouvert le passage du St-Gothard; Annibal, Jules-César, François I^{er}, Napoléon, le traversèrent successivement à la tête de leurs nombreuses armées. Pendant plusieurs siècles, le mont St-Gothard fut la voie de communication la

plus directe et la plus commode entre l'Allemagne, la Suisse et l'Italie; mais cette route n'était qu'un mauvais chemin de piétons et de mulets, et elle se vit abandonnée après la construction de la nouvelle voie, commencée en 1820 et achevée en 1832.

Il y a près de dix-huit ans que l'on a commencé les travaux du percement du tunnel du St-Gothard, et le 28 février de cette année la dernière couche de ce tunnel a été traversée par la sonde. Il ne reste plus maintenant qu'à l'élargir, à le maçonner et à in-



UNE VUE DU MONT ST. GOTHARD.

staller la voie ferrée qui doit relier la France, la Suisse et l'Italie.

Comme nous le disons ailleurs, la longueur totale du tunnel est 15,000 mètres, la largeur d'à peu près sept mètres.

Le tunnel du Mont-Cénis, le canal de Suez et le percement du St-Gothard, resteront surtout comme l'éternel honneur du génie et de la puissance de notre siècle.

UN MATIN NÉBULEUX.

Nous sommes au lever de l'aurore; les brouillards du matin se dissipent peu à peu aux premiers rayons du soleil; le temps est calme

et les vagues de la mer sont mollement bercées par le tiède souffle du vent.

Au premier plan du tableau, nous apercevons des barques de pêcheurs, qui, poussées par de vigoureux bras, glissent rapidement sur les eaux; plus loin apparaissent des navires marchands qui, déployant au vent leurs grandes voiles, s'en vont, dans les divers Continents, porter les richesses du pays. — Il y a dans cette œuvre un charme pénétrant qui vous transporte au bord de la mer et vous plonge dans une vague rêverie.

LE VARAN BIGARRÉ D'AUSTRALIE.

Les naturalistes donnent le nom de Varans à un genre de reptiles, dont le corps allongé et dépourvu de crête dorsale, est garni d'écaillés tuberculeuses; les pattes sont fortes, les doigts longs et inégaux; la langue charnue, profondément fendue et très extensible, comme celle des serpents.

On distingue deux espèces parmi les Varaniens: les uns sont aquatiques et habitent les bords des rivières et des fleuves; les autres sont terrestres et vivent dans les lieux sablonneux et déserts.

Le varan bigarré d'Australie est l'un des plus beaux, par sa taille et par ses formes gracieuses et colorées. Le corps est svelte, la tête allongée; la queue mesure plus de la longueur totale de l'animal; les pattes sont robustes, larges, garnies d'ongles longs et pointus; leur mâchoire est pourvue de dents minces, tranchantes et dentelées sur les bords. C'est à la petitesse des écailles qui couvrent son dos qu'on distingue le varan bigarré des autres espèces.

Le varan bigarré se nourrit de matières animales, de gros insectes et de jeunes oiseaux.

CHRONIQUE DEÇA DELÀ.

SOMMAIRE. — Un livre du prince Rodolphe. — Arbre généalogique. — Henri Héris. — Les circonstances. — Une prédiction. — Hommages nécrologiques que rendent les journaux anglais à leurs fidèles abonnés. — A propos de tunnels. — Encore une société excentrique. — La vraie légende de „Freyschütz.” — Une adjudication de danseuses.

L'ouvrage du prince Rodolphe, intitulé „Quinze jours sur le Danube,” est rempli de pages fort humoristiques, entre autres ce portrait d'un paysan qui, dans une chasse, servait de guide à l'auteur:

„Tarcza avait reçu de la nature un extérieur bizarre et l'on se demandait involontairement si le porteur de ce physique pouvait légitimement être classé parmi les êtres humains, ou s'il ne lui restait pas encore de trop fortes attaches avec nos cousins les singes. Le visage, émergeant à peine d'une barbe huileuse, n'était qu'une vivante grimace; le torse trapu était muni de deux longs bras pendants; ajoutez à cela des pieds à dormir debout et de longues jambes emprisonnées dans des peaux de mouton. Le brave homme exhalait une odeur „sui generis” qu'il était impossible de soutenir, même à une distance de quelques pas. L'eau-de-vie et le tabac à chiquer étaient ses plus chers amours; et c'est pour se procurer ces denrées idéales qu'il passe sa vie à la recherche des aires d'aigles. — Par exemple, il est d'une incroyable adresse dans ce métier et de plus excelle à relever une piste de fauve. C'était plaisir de chasser en compagnie d'un pareil guide. Dès qu'il apercevait une aire, il s'accroupissait vivement, puis glissait en se ramassant et se développant tour à tour comme un chat qui médite une attaque. Il arrivait ainsi en rampant au pied de l'arbre signalé. Et quelles impétueuses démonstrations de joie lorsque j'abattais l'oiseau de proie qu'il m'avait désigné! Il avait en outre une façon très-origi-

nale de décrire les diverses espèces d'aigles. C'est ainsi que, dans sa classification, l'aigle aux cuisses ornées de plumes blanches portait le nom d'aigle „à caleçons.”

* *

Beaucoup d'arbres généalogiques ont été dressés, à propos du futur mariage du prince Rodolphe et de la princesse Stéphanie. Voici ce qu'on peut établir de plus clair et de plus exact à ce sujet:

A Charles VI, empereur d'Allemagne, dernier descendant mâle de Ferdinand, frère de Charles-Quint, succéda, en 1740, sa fille aînée, Marie Thérèse, qui avait épousé François de Lorraine. De ce mariage naquirent trois enfants: 1° Joseph II, qui succéda à sa mère et mourut en 1790 sans postérité; — 2° Léopold II, qui succéda à son frère aîné; — 3° Marie-Caroline-Louise, épouse de Ferdinand IV, roi de Naples, laquelle eut pour fille Marie-Amélie, épouse de Louis-Philippe, roi des Français, et mère de Louise-Marie d'Orléans, épouse de Léopold 1^{er}, roi des Belges.

Léopold II, empereur d'Autriche, précité, eut deux fils: 1° l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie, le père de notre reine Marie-Henriette; 2° François II, empereur d'Autriche, mort en 1835, lequel eut pour fils: 1° l'empereur Ferdinand 1^{er}, qui abdiqua en 1848 en faveur de son neveu, François-Joseph 1^{er}; 2° François-Charles, époux d'une princesse bavaroise, qui lui donna deux enfants: 1° François-Joseph 1^{er}, actuellement régnant et père de l'archiduc Rodolphe; 2° Ferdinand-Maximilien, l'époux de notre infortunée princesse Charlotte.

On voit donc, par ce simple aperçu, que l'archiduc Rodolphe et la princesse Stéphanie, descendent réellement l'un et l'autre de cette Marie-Thérèse, restée si populaire parmi nous.

* *

Les juges compétents en fait de tableaux anciens deviennent rares. La Belgique en possédait un qu'elle vient de perdre et qui mérite certes un dernier hommage de la part d'un journal artistique.

Il y a quatre-vingts ans, un petit garçon doué de grandes dispositions pour la peinture, vint trouver un restaurateur de tableaux du nom de Laurent. Elevé à la campagne, au château de Gaesbeck, appartenant au marquis d'Arconati, dont son père gérait les biens, ce petit garçon avait subi l'influence d'une nature champêtre et rêveuse. Il peignit une cage, elle était pleine d'oiseaux, et les petits oiseaux semblaient gazouiller une heureuse destinée à celui qui les avait créés. Les oiseaux disaient vrai. L'enfant s'adonna d'abord à la peinture, mais on lui reconnut bientôt de si grandes aptitudes dans l'art de retoucher, un tact si extraordinaire dans celui d'apprécier, qu'on lui conseilla de s'appliquer à la restauration. Spécialité dans son genre, connaissant à fond les tableaux anciens, on l'appela de tous les coins de l'Europe, et il forma les collections les plus réputées, telles que celles de Rothschild, d'Artaria, du roi de Hollande, de Wellesley, d'Evard, etc. Auteur d'une „Histoire de la peinture flamande au XV^e siècle” et de diverses notices, sa réputation ne tarda pas à devenir européenne. L'homme distingué dont nous parlons, Henri Héris, expert du Musée de Bruxelles, est mort à St-Josse-ten-Noode, le 22 février, à l'âge de 90 ans. Il était le dernier survivant de cette phalange de vrais connaisseurs de tableaux qui florissait il y a un demi-siècle.

* *

Plus une société est agitée, troublée, plus est grande, dans le sort d'un chacun, la part de ce qu'on est convenu d'appeler les circonstances.

De nos jours, plus que jamais, les circonstances sont l'instrument des succès, l'à-propos des gens d'esprit, l'excuse de tous les sots.

Le grand homme s'en empare, l'homme habile en profite, le commun des mortels se laisse entraîner par elles.

Que de réputations, de vertus et de talents sont nés des circonstances!

Des hommes très-graves ont eu des moments de faiblesse; des hommes très-lâches ont eu des moments de courage. Tel paraît intrépide dans un combat, qui se cacherait, s'il était seul. Tel autre passe pour un honnête homme et l'est en effet, à qui l'occasion seule a manqué pour devenir un fripon.

Les réputations! Dieu sait comme elles se font! Mais aussi quelle fragilité! Combien faut-il de sots pour former un public? demandait Chamfort.

Vous demandez comment on fait fortune? Voyez ce qui se passe au sein d'une foule: comme les uns sont portés en avant, comme les autres restent en arrière!

Mais comment arrive-t-il que, dans l'ordre social, les mêmes circonstances élèvent les uns et renversent les autres? Probablement par la même raison qui fait que dans l'ordre naturel la mort sert à la reproduction.

Ne cherchons pas ailleurs que dans les circonstances la raison de certaines fortunes, de certaines réputations, de certains succès. Les révolutions sont des naufrages, où chacun s'accroche à ce qu'il trouve. L'un se sauve sur une planche pourrie et l'autre sur un coffre-fort. Prendre l'occasion aux cheveux est un proverbe trivial, mais une image fort juste.

* *

Mademoiselle de B..., jeune, belle et spirituelle, était sur le point de se marier. Son père la conduisit dernièrement à la campagne, dans la famille de son futur, laquelle, pour célébrer son arrivée, donne un bal.

Pendant le repos, on parle d'une diseuse de bonne aventure qui parcourt le village depuis deux jours et fait des prédictions stupéfiantes. On la mande, histoire de s'amuser. Donc, chacun de se faire dire sa bonne aventure. On rit des révélations de la sorcière, et pour mettre à l'épreuve son savoir faire, on invite M^{lle} de B... à la consulter sur son sort. Elle se prête à la plaisanterie, et l'étrangère, après avoir hésité quelque temps, lui dit „qu'elle ne se mariera pas, et qu'elle mourra avant dix neuf ans.” La jeune fiancée, sans s'effrayer de la prédiction, répond à la vieille: „Votre art est en défaut, ou du moins il le sera bientôt, car mon contrat se signe demain; dans cinq jours j'aurai dix-neuf ans accomplis, et je me porte très bien, Dieu merci.”

Les danses continuent.

Le bal à peine terminé, M^{lle} de B... éprouve un léger frisson; elle avait eu tort chaud! On lui conseille de se mettre au lit. „Ce ne sera rien, lui dit-on; un sudorifique et le sommeil vont faire disparaître ce malaisé passager.” Mais elle se rappelle la menace de la diseuse de bonne aventure; son médecin cherche en vain à la rassurer, son imagination est frappée, chaque instant aggrave son mal, et elle meurt le quatrième jour.

Ce trait n'a pas besoin de commentaires; mais on ne saurait trop publier de semblables exemples pour prévenir les êtres faibles qui veulent lire dans l'avenir.

* *

Les Anglais savent mettre de l'originalité même dans les notices „nécrologiques” qu'insèrent leurs journaux. Exemple, extrait d'une feuille de la ville de Newcastle:

„Par la mort de cet homme remarquable, la société perd un de ses plus beaux ornements, l'Eglise, un fidèle appui. sa femme un mari constant, et nous, un abonné de vingt ans, toujours régulier dans ses paiements.”

* *

Un monsieur venait d'acheter un journal à une aubette.

Il rencontre un de ses amis.

— Toi, qui es dans la presse, demande-t-il, peux-tu me dire quel est le tirage de cette feuille?

— Elle tire.... Elle tire.... le diable par la queue.

* *

Les mythologiques „travaux d'Hercule," mis en regard des merveilles accomplies par le génie moderne, suffisent pour caractériser la différence qui existe entre le monde ancien et le monde d'aujourd'hui.

Deux mers étaient séparées par des terres, et le canal de Suez les a réunies. Entre la France et l'Italie, se dressait une chaîne de montagnes, et le tunnel du mont Cenis fut percé, en douze années (1220 mètres). Puis est venu le tour du St-Gothard, et aujourd'hui il n'y a plus d'Alpes! — Ce dernier tunnel a 15,000 mètres de long, à peu près cinq lieues, et une largeur d'environ sept mètres. Le percement a seulement duré sept ans et cinq mois; moyenne du percement par jour: cinq mètres et demi.

C'est la France qui, après ces deux gigantesques percées, possède les plus longs tunnels de l'Europe, entre autres celui de Mauvage, sur le canal de la Marne au Rhin, 4700 mètres; celui de la Nerthe, ligne de Marseille, 4638 mètres; celui de Blaisy, ligne de Lyon, 4100 mètres; celui du Credo, ligne de Genève, 3800 mètres. Ni en Espagne, ni en Angleterre il n'y a rien de comparable. Quant à la Belgique, elle peut tout au moins revendiquer l'honneur d'avoir, une des premières, ouvert la voie aux travaux de ce genre, sur la ligne de la Vesdre.

* *

Il s'est formé récemment, à New-York, une société d'hommes gras, dont le but est de réunir, chaque année, des personnes des deux sexes d'un poids déterminé.

Le bal d'inauguration a eu lieu au dernier carnaval. Il a été très-animé.

Parmi les danseurs les plus infatigables, on remarquait MM. Frank Ramson (212 livres), Samuel Mo-Grau (360 livres), Daniel Hifield (276 livres), capitaine Simmons (225 livres), Hoatherton (275 livres), Joseph Hale (245 livres), Lyons, président de la Banque de la Troisième Avenue (260 livres et le pouce), Henley (367 livres). Nous en passons, et des plus gros.

Les dames grasses qui embellissaient le bal de leurs charmes opulents, ont dansé jusqu'à complet essoufflement. La dernière s'est rendue à 5 heures du matin. Elle a capitulé entre les bras d'un danseur de 300 et quelques livres, qui, quoique défaillant de son côté, a tenu cependant à maintenir jusqu'au bout l'honneur du sexe tort.

* *

Le théâtre de la Monnaie venant de reprendre le Freyschutz de Karl-Maria de Weber, nous croyons intéressant de donner un résumé de la vieille légende qui a servi de base au libretto de l'immortel chef-d'œuvre du grand compositeur allemand :

En 1710, dans une ville de la Bohême, un maître chasseur entraîna un jeune clerc, tireur passionné, âgé de dix-huit ans, nommé Georges Schmid, à aller avec lui fondre des balles magiques. Le chasseur s'engagea à couler, en présence du jeune homme, soixante-trois balles dont soixante toucheraient infailliblement le but, tandis que trois le manqueraient à coup sûr. Les deux compagnons se munirent de tout l'attirail nécessaire et se rendirent à la tombée de la nuit au carrefour de la forêt. Le chasseur traça un cercle magique à l'aide de son couteau de chasse; puis il ordonna au clerc d'y entrer, de se dépouiller de ses vêtements et de renier Dieu. „Il faut, ajouta-t-il, qu'entre onze heures et minuit toutes les balles soient fondues, sans cela tu deviendras la proie du démon." Vers onze heures, les charbons s'enflammèrent d'eux-mêmes et les deux individus se mirent rudement à la besogne, tandis que des apparitions de toutes sortes les lutinaient et cherchaient à les déranger dans leur œuvre ténébreuse. Finalement apparut un cavalier noir demandant les balles fondues; sur le refus du chasseur, il jeta dans le feu une poudre dont l'odeur infecte étourdit les deux compagnons. Après cette équipée, le chasseur s'expatria; quant au jeune clerc, malade, épuisé, on le transporta en ville, où il fit les aveux les plus complets. Il fut condamné au supplice du

bûcher, mais ce jugement stupide fut commué en six ans de travaux forcés.

La pièce inspirée par cette légende, fut jouée à Berlin en 1822, et, sous le titre de „Robin des Bois," arrangée pour la scène française deux ans après.

* *

Le lundi de Pâques nous rappelle une coutume, bizarre qui existait encore à Binche — la patrie des Gilles — au quinzième siècle.

Ce jour-là avait lieu, devant la Maison Commune, — et au profit des pauvres, — une adjudication de jeunes filles, laquelle avait pour conséquence que celle qui était acquise de cette étrange façon, ne pouvait danser toute l'année qu'avec le jeune homme devenu son adjudicataire.

De la coutume en question résultaient naturellement nombre de mariages.

* *

Nous croyons devoir rappeler que l'Illustration Européenne a publié, dans son N° du 6 Décembre 1873, le portrait et la biographie de M. Camille de Tornaco, président du Sénat belge, que la mort vient d'enlever à l'âge de près de soixante-treize ans.

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Que de ressources dans l'orange, ce fruit jadis aristocratique, abordable pour tous aujourd'hui! Salade, ratafia, orangeade, eau de toilette, etc.

Pour la fameuse et classique salade, il s'agit de frotter du sucre en quantité suffisante sur la peau d'une seule orange; ce sucre, ainsi imprégné du parfum-huile essentielle du fruit, est placé sur un compotier profond, pour recevoir le suc de quatre ou cinq oranges moyennes, que l'on coupe en rondelle avec la précaution de rejeter les pépins, dont on connaît l'amertume; on verse sur le tout 350 grammes ou deux verres de vin blanc ordinaire et un seul petit verre de kirsch.

Le côté de la friandise étant démontré, vient le côté de l'utilité. Nous avons pour habitude de ne pas jeter une seule peau d'orange, et nous nous en servons de plus d'une manière; d'abord au fur et à mesure que nous décorifions un de ces fruits, nous faisons couper en morceaux même l'épicerie, — nous vous l'avouons, le substantif peau appliqué au fruit du jardin des Hespérides est répugnant, — et nous les mettons macérer dans un bocal à large ouverture qui contient de l'eau-de-vie du commerce. On façonne ainsi une eau de toilette pour lotionner le visage, les mains, etc., imitation à s'y méprendre de „l'eau de Portugal" tant réputée.

On obtient par le même procédé une teinture ou eau d'orange; on l'emploiera à la dose d'un filet, ou d'une cuillère à café dans un verre d'eau sucrée froide ou chaude, dans un grog au cognac, ou pour aromatiser des entremets, des plats sucrés.

Ratafia d'Oranges. Cette liqueur qu'on offre dans l'intimité est presque autant affectionnée que le cassis. Six ou douze oranges coupées en minces rondelles, — afin de briser davantage les vésicules contenant le suc acide et les utricules enserrant l'essence ou l'odeur, — qu'on laissera macérer quinze jours dans quatre litres d'eau-de-vie ordinaire; faire fondre, dans le tout un kilo de sucre et filtrer.

On ne peut pas oublier les résultats salutaires du l'orangeade; le malade que la fièvre dévore, qu'une soif inextinguible tourmente, n'aspire qu'après ce breuvage rafraîchissant.

Oranges n° 2 (2 fruits): Eau bouillante 1 litre. Sucre 50 à 60 grammes à volonté. Versez l'eau bouillante sur les oranges coupées en dix parties, privées de semences; laissez refroidir et sucez. L'orangeade crue se prépare à l'eau froide.

ÉLOY.

LE FILS DE L'INCONNU.

XXI. — LA RÉUNION.

Pas n'est besoin de dire que, parmi les Croisés, aucun ne désirait plus ardemment de pénétrer dans Jérusalem que le vaillant mais malheureux Onno Gratama.

Il pouvait espérer que la victoire lui permettrait de revoir les êtres bien-aimés dont il pleurait depuis si longtemps l'absence, mais pour cela, il n'y avait pas un jour, pas une heure à perdre. Le vieux moine ne lui avait-il pas dit qu'à chaque instant le glaive menaçait la tête des prisonniers, et que la sentence de mort serait bientôt exécutée. Leur délivrance pouvait donc dépendre d'un moment, et l'on peut s'imaginer avec quelle impatience il attendait le signal de l'assaut et comme le temps lui paraissait long. Il ne dormait plus, car ses rêves lui représentaient sans cesse sa femme pâle, ensanglantée, tendant vers lui ses bras décharnés comme pour implorer son secours. Cette image le poursuivait le jour comme la nuit.

Enfin l'heure décisive avait sonné, les trompettes avaient donné le signal de l'assaut; le cœur d'Onno Gratama frémit d'émotion guerrière.

Dût-il traverser tous les corps ennemis et s'exposer à tous les dangers, il se frayerait un chemin jusqu'à la prison où gémissait sa compagne; s'il ne pouvait la sauver, il saurait au moins la venger, et cent têtes musulmanes répondraient pour la sienne.

Onno Gratama fut un des premiers qui atteignirent la crête des remparts en montant avec Godefroid de Bouillon à la tour roulante, d'où ce dernier dirigeait les opérations, et en se précipitant de là, l'épée à la main, sur les murailles garnies d'ennemis.

Ainsi que nous l'avons vu dans un précédent chapitre, la défense ne fut pas moins héroïque que l'attaque. Après une heure de lutte surhumaine, les Mahométans étaient parvenus à se maintenir contre le flot des Croisés, et même à mettre le feu à la tour de Godefroid et à celles des différents chefs.

Les heures passaient, heures précieuses, surtout pour l'ancien corsaire, qui versait des larmes de rage impuissante, en songeant qu'en ce moment peut-être son Ada était livrée aux plus cruelles tortures.

Tout-à-coup, son regard, comme celui de tous les Croisés, fut frappé par l'étrange apparition du Mont des Olives: ce cavalier enveloppé de son armure étincelante et montrant Jérusalem de son glaive flamboyant...

Cette apparition incompréhensible pour lui comme pour tout le monde, fit renaître dans son âme un espoir presque perdu, et il se rejeta, plus impétueux, plus irrésistible que jamais dans la bataille.

Le combat reprit de tous côtés avec le même courage, mais avec plus d'espoir. Les glaives recommencèrent leur œuvre de carnage, les béliers et les machines leur œuvre de destruction contre les redoutables remparts.

Tout-à-coup, un grand bruit retentit.

La tour de Godefroid vient de s'abattre avec fracas contre les murailles et s'y attache comme avec des tenailles de fer; elle s'élève menaçante, surmontée de la croix, et domine tous les remparts.

Deux hommes de haute stature se montrent sur le point le plus élevé et considèrent un instant le champ de bataille.

C'est Godefroid de Bouillon et l'impétueux Onno Gratama, tous deux animés du même désir de mettre les premiers le pied dans Jérusalem.

Le moment est décisif, mais les Infidèles, voyant le danger, lancent contre la terrible tour des torrents de feu grégeois, qui s'attachent aux madriers et aux traverses de bois et menacent de tout engoutir.

Tout-à-coup le vent tourne et chasse les nuages de flammes dans le visage des Musulmans, le feu se met aux sacs de foin et aux balles de laine que les assiégés ont attachés aux murailles pour amortir les coups des machines et des béliers. Les sectateurs de Maho-

met trouvent ainsi un ennemi dans ce moyen, qu'ils destinaient à anéantir leur ennemis.

Godefroid donne à ses hommes l'ordre d'étein-

dre le feu qui s'attache encore aux boiseries de la tour et qui n'est plus alimenté; et tandis qu'un nuage de fumée et de flammes, enve-

loppant de toutes parts les Musulmans, les aveugle et les étouffe, il fait abaisser le pont-volant de sa forteresse de bois sur les remparts,



UN MATIN NÉBULEUX, D'APRÈS M. EDWARD MORAN.

Dès ce moment, la ville est perdue pour les enfants du Prophète.

Le héros belge, la main armée de sa fidèle épée, met le premier pied sur les remparts.

Onno Gratama le suit immédiatement; d'autres chevaliers se pressent sur leurs pas. Il sont reçus par une grêle de traits, mais n'en ne peut désormais les arrêter. Avec leurs épées ils se

tracent un chemin au milieu de cette muraille vivante qui cherche à leur barrer le passage.

Le glorieux chef des Croisés est toujours le premier dans la sanglante mêlée; Onno Gratama

combat à ses côtés, renversant tous les obstacles de son terrible glaive. Bientôt le flot des Croisés a rejoint ses chefs et toute résistance cesse sur ce point.

La bannière de Godefroid s'élève victorieuse

sur le rempart, saluée par mille acclamations!

Cette vue, ces cris de joie redoublent l'énergie des autres chefs croisés, qui luttent toujours et remplissent les Musulmans de terreur.

Robert de Flandre, Raymond de Toulouse,

Tancrède, Robert de Normandie, Gaston de Bearn, tous brûlent de partager la gloire de Godefroid. Enfin, eux aussi, parviennent à envahir les murailles, chassant devant eux les Musulmans découragés. De tous côtés retentit une dernière



GODEFROID DE BOUILLON SUR LES REMPARTS DE JÉRUSALEM, D'APRÈS GUSTAVE DORÉ.

fois le vieux cri de guerre: „Dieu le veut! Dieu le veut!” devenu maintenant un cri de victoire.

Jérusalem est aux Croisés!

Des larmes de joie s'échappent des yeux de

tous ces guerriers; leur rêve s'est enfin réalisé; ils se jettent dans les bras les uns des autres, mais ne trouvent aucune parole pour exprimer leur émotion.

Longtemps avant que le gros des Croisés n'eût brisé entièrement la dernière résistance des Infidèles, Onno Gratama, suivi de Godefroid de Bouillon et de quelques guerriers, s'était empressé de pénétrer dans la ville pour s'informer

du sort des prisonniers de l'émir. Son impatience ne lui permettait pas d'attendre que Jérusalem fût entièrement réduite, et quoiqu'il ne sût de quel côté diriger ses pas, il avait hâte de se mettre à la recherche des infortunés et d'être fixé sur leur sort et le sien.

Cependant la résistance de l'ennemi n'était pas entièrement brisée. Même de ce côté de la ville, l'impétueux Frison courait encore le danger d'être enveloppé, avec la petite troupe qui le suivait, par les bandes de fuyards que la douleur de la défaite rendait fous de rage; mais ces considérations ne pouvaient l'arrêter, et il continua à se frayer un passage l'épée à la main.

Tantôt ils voyaient fuir devant eux des soldats terrifiés, des femmes et des vieillards poussant des cris éplorés, mais tantôt aussi ils rencontraient dans leur marche une sérieuse opposition.

Enfin ils se virent entièrement maîtres du terrain et purent avancer librement.

Bientôt un spectacle émouvant arrêta leur course désordonnée.

A l'extrémité d'une longue rue, ils voient une immense place remplie d'une foule considérable d'hommes, de femmes, d'enfants, faisant retentir l'air de leurs cris.

Sur une éminence, se dresse un échafaud chargé de toutes sortes d'instruments de torture et entouré d'une troupe de farouches sicaires.

Au milieu de cet entourage sinistre, on voit agenouillés deux femmes et un jeune homme, les yeux baignés de larmes, les mains enchaînées.

A ce terrible spectacle, un cri d'effroi s'échappe des lèvres des Croisés. Onno Gratama reconnaît sa femme et le jeune Hugo...

Il s'élançait, la tête en avant, comme un lion furieux, à travers la foule que cette apparition subite de Croisés frappe d'effroi et disperse en tous sens.

La place est bientôt le théâtre du plus terrible désarroi; les milliers de spectateurs qui, il y a un instant, réclamaient avec des accents de fureur la mort des prisonniers, font maintenant retentir les airs de leurs gémissements. Les lâches, tantôt altérés d'un sang innocent, se livrent maintenant au désespoir et reculent devant quelques épées. Ils se précipitent affolés dans toutes les directions, portant dans tous les quartiers la sinistre nouvelle.

En un instant la place est déserte.

Onno Gratama s'élançait, suivi de ses gens, vers le lieu du supplice.

Ici un obstacle sérieux les arrête: l'émir est resté à son poste avec sa troupe, décidé à ne pas laisser échapper sa proie. Il rougit de fuir devant un ennemi inférieur en nombre et ordonne à ses hommes de faire résistance.

L'ex-pirate est arrivé à quelques pas de sa chère Ada; il considère son visage amaigri, il voit son regard suppliant. Si près du but tant désiré, aucune force ne pourra l'arrêter. Son glaive étincelle dans ses mains et semble frapper de tous côtés à la fois; les Musulmans tombent, comme les épis sous la faux du moissonneur. Il est vaillamment soutenu par les siens dans cette œuvre de carnage; tout ce qui se présente à leurs coups est bientôt renversé dans une mare de sang.

Un seul Musulman tient encore bon: l'émir, qui couvert de blessures, n'en continue pas moins à se défendre avec toute l'énergie du désespoir. Onno veut mettre fin à la lutte, il s'avance, terrible; un seul coup, et le chef Musulman va rejoindre les siens. Mais au moment où il levait le bras, un cri déchirant vient l'arrêter...

Surpris, il tourne le regard vers l'échafaud; il voit une jeune fille, les yeux en larmes, tourner vers lui ses mains enchaînées.

— Epargnez-le, chevalier, il est mon frère! s'écrie l'inconnue d'une voix douce qui frappe profondément le farouche guerrier, d'autant plus que cette femme semble être la compagne d'infortune de son épouse.

Onno Gratama accueille cette prière; son épée s'abaisse sans frapper, tandis qu'il fait signe aux siens de se rendre maître de la personne de l'émir.

Alors il se précipite vers l'échafaud, et, brisant les liens qui retiennent son Ada bien-aimée, il se jette dans ses bras.

— Ada, Ada! s'écrie-t-il, il m'est donc donné de vous revoir, chère compagne de ma vie. Oh! vous avez bien souffert, mais maintenant je suis de nouveau à vos côtés, je vous protégerai, je ne vous quitterai plus jamais.

— O mon ami, mon fidèle époux, murmure Ada, appuyant sa tête sur le sein de son sauveur, je vous attendais, j'avais confiance en vous jusqu'à la fin. Je vous remercie de ne pas avoir trompé mon attente.

— Remerciez-en le Ciel, mon Ada; c'est lui qui a dirigé mon glaive et mes pas.

Un profond soupir interrompit le vaillant guerrier. Au même instant Ada tomba en sanglotant et presque inanimée dans ses bras.

— Ada, Ada, vous ne mourrez pas, pas en ce moment! gémit Onno, pris d'une terreur subite et s'agenouillant près de sa femme.

— Tranquillisez-vous à mon sujet, mon ami, mais le souvenir des souffrances que j'ai vu endurer... Le père Bruno...

— Où est-il? demanda Onno, qui avait tout oublié pour ne s'occuper que de sa compagne.

Ada montra du doigt, sans pouvoir dire une parole, une forme presque méconnaissable, étendue à quelques pas de là sur l'échafaud.

— Mort! mort! s'écria le chevalier, s'élançant comme un désespéré vers le pauvre moine.

Un faible soupir sortit de la poitrine du supplicié; la vie ne l'avait pas entièrement quitté.

A cette vue, Gratama, terrible dans les combats mais faible en présence de la souffrance, ne put retenir une larme.

L'affreux état dans lequel il retrouvait son vieil ami fit une profonde et douloureuse impression sur son cœur, et il ne savait s'il devait se réjouir de trouver encore en lui un souffle de vie.

Le vieillard ouvrit les yeux; il regarda Onno et vit les larmes qui coulaient le long de ses joues.

— Ami, dit-il d'une voix affaiblie, ne pleurez pas sur moi, je suis heureux de pouvoir mourir pour notre cause...

Il se tut un instant, puis reprit:

— Et Ada, et...

— Ils sont sauvés, mon père, sauvés, mais à quel prix!

— Onno Gratama, continua le moine, mes forces m'échappent, je sais que je n'ai plus que quelques instants à vivre; tout est mort pour moi sur la terre; cependant je forme encore un souhait... accomplissez-le...

— Parlez, parlez, mon père.

(A continuer.)

CAUSERIE.

LE BABIL FÉMININ.

La thèse est sérieuse; je vais le prouver:

Les femmes sont chargées de notre enfance, et c'est dans leur compagnie seule que nous passons nos premières années. A mesure que notre corps s'accroît, elles doivent tâcher d'aider notre esprit à se développer de même, c'est-à-dire, à acquérir des idées; car on conçoit que la sphère de l'esprit ne s'agrandit que par le nombre des idées, et que nous n'acquérons celles-ci que par l'exercice de nos sens, surtout de la vue et de l'ouïe.

Or, on ne peut nier que le babil des mères, des nourrices et des gouvernantes, n'exerce nos jeunes oreilles, et ne grave dans notre cerveau débile beaucoup de traces idéales, qui ne s'y imprimeraient pas sans ce secours.

**

C'est donc pour nous apprendre à penser de bonne heure, pour exciter notre imagination enfantine, que la nature prévoyante a donné tant de caquet aux femmes.

En effet, la nature, qui a destiné les femmes à nourrir leurs enfants, à les élever, à former leur esprit, au moins dans le plus bas âge, a dû leur donner cette volubilité de langue si propre à aider notre faiblesse intellectuelle, à prome-

ner notre imagination naissante d'objets en objets, à nous faciliter l'exercice de la faculté de penser, à nous familiariser de bonne heure avec tout ce qui nous environne.

**

Si les femmes parlaient moins, nous pensions peu, nous penserions difficilement, nous penserions plus tard.

Nés au sein de la société, il est de toute nécessité pour nous d'apprendre à parler, afin d'indiquer nos besoins, nos désirs et nos fantaisies.

L'expression naïve des cris n'est à la mode que chez les sauvages. On fait tout pour nous contraindre à les étouffer: nouvelle obligation de savoir vite nous exprimer par des articulations forcées. Si donc les mêmes sons frappent sans cesse nos oreilles, nous serons plus portés à les imiter et à y attacher les significations que nous suggérera la présence des objets. Ces premières expressions, les plus nécessaires pour l'usage, sont les plus communes, et justement celles qui font l'entretien ordinaire des femmes et des jeunes filles que l'on met auprès de nous.

**

C'est à bon droit que la nature a voulu que les conversations des femmes roulent le plus souvent sur les mêmes objets, les plus simples et les plus ordinaires. Son dessein est de nous familiariser bientôt avec eux, de nous apprendre à les connaître et à les nommer dans le besoin.

Si les femmes avaient le même goût pour des sujets plus relevés, plus compliqués, moins communs, leurs entretiens ne seraient plus proportionnés à la faiblesse des enfants, dont le cerveau tendre n'est pas capable d'un travail pénible. Il faut que la simplicité des idées qu'on lui offre pour l'exercer, convienne à la délicatesse des organes. Nos premières conceptions, toutes frivoles qu'elles étaient, nous ont pourtant accoutumés à penser. Leur frivolité était nécessaire, parce que nous étions incapables de nous occuper de quelque chose de mieux.

**

Forcés de commencer par ce qu'il y a de plus simple, nous aurions aujourd'hui une grande difficulté à raisonner sensément, si, dès notre bas âge, nous n'avions pas raisonné et pensé en enfants. Le corps s'organise successivement, et passe par plusieurs états, avant d'être tout-à-fait formé; il en est de même de l'esprit, qui veut d'abord être traité doucement et soumis à des opérations puérides. La nature a pourvu à ces éventualités, en donnant aux femmes, avec qui nous passons nos premières années, un goût décidé pour la frivolité, une facilité prodigieuse à parler longtemps sur des riens, un penchant naturel pour les redites, comme si elle avait craint qu'elles ne chargassent nos têtes faibles d'une trop grande multiplicité d'idées.

**

A part ces considérations, la loquacité féminine est encore une source d'agréments pour la société.

Presque toutes les femmes ont de la voix, une voix claire, douce, flexible, propre à la musique, une voix qui nous charme et qui fait nos délices. Or, si les femmes parlaient moins, elles ne chanteraient pas si bien. Leur caquet continuel entretient la souplesse de l'organe; la volubilité de la langue dispose la voix à la vivacité des roulements, à ces inflexions variées au gré des passions qui agitent l'âme, à cette mélodie qui peint tous les objets de la nature, depuis les éclats du tonnerre jusqu'au charme assoupissant du sommeil. C'est donc à leur loquacité qu'elles doivent la beauté de leur voix, et nous le plaisir qu'elle nous procure.

Condamnez le sexe à la taciturnité, sa voix se rouillera comme un instrument qu'on n'exerce point. Du reste, on ne peut pas toujours chanter. Il faut donc y suppléer par la conversa-

tion, en caquetant sans cesse: exercice doux et plaisant, tel qu'il le faut pour faire vibrer les fibres vocales, et les tenir en mouvement, sans les fatiguer. Or, les femmes peuvent toujours parler, et c'est une sage disposition que la coutume leur assigne en partage des occupations compatibles avec celle-là.

BARONNE DE HAUT-FAYS.

LE MOT „BON.”

Bonnes gens font les bons pays.
Bon cœur fait le bon caractère.
Bons comptes font les bons amis.
Bon fumier fait la bonne terre.
Bons livres font les bonnes mœurs.
Bons maîtres les bons serviteurs.
Les bons bras font les bonnes lames.
Le bon goût fait les bons écrits.
Les bons maris, les bonnes femmes,
Bonnes femmes, les bons maris.

ARSÈNE.

LE RÊVE D'UN ENFANT.

AQUARELLE MUSICALE.

Un pauvre petit enfant, privé de sa mère et de son oreiller aux plumes soyeuses, cherchait un asile hospitalier qui voulût abriter son sommeil. La pierre était si dure! La mousse se faisait rare, les oiseaux s'en étaient emparés pour se bâtir des nids bien touffus. Oh, les vilains égoïstes! — La branche étant peuplée de ce monde gazouillant, il n'y eut pas de feuille qui voulût former un rideau sur la tête du cher petit être. L'enfant eût si bien dormi dans les bras de sa mère! mais les anges la lui avaient ravie.

Alors, comme il n'y avait ni mère, ni oreiller, ni mousse, ni feuilles, ni branches, les roses tinrent conseil, et l'une des plus séduisantes d'un ravissant parterre, ouvrit hospitalièrement ses feuilles satinées.

L'enfant s'y glissa tout doucement et s'endormit d'un bon et délicieux sommeil. La brise balançait en cadences mélodieuses la faible tige de la „fleur berceau” et les oiseaux entonnèrent le refrain caressant de „Do do l'enfant do!” La branche d'arbre voulut servir de parasol, la mousse se mit à encadrer la fleur et grimpa le long de sa tige: de là naquit la „rose moussue.”

Il est un Dieu propice aux fleurs, une fleur propice aux dieux. Un artiste, Schumann, vint se promener dans le jardin qu'habitait la rose; il la trouva si belle qu'il la cueillit et la déposa sur son piano.

A cette vue, il se sentit inspiré et composa un des plus délicieux joyaux de son écrin musical: Le Rêve d'un enfant.

L'enfant se crut dans les bras de sa mère, jouant avec des branches que les oiseaux lui apportaient dans leurs petits becs; le tapis moelleux à ses pieds était de mousse; l'abeille versait dans sa bouche mignonne son miel le plus doux; des papillons bleus, essaim joyeux auquel l'artiste avait donné la volée, s'attellèrent à la rose (1). Et le char poétique s'en vola au plus haut des cieus!

Ce rêve ne dura qu'un instant; le clavier redevint muet: l'enfant était allé retrouver sa mère! Le compositeur n'est plus aujourd'hui, mais la rose, qui ne se flétrira jamais, croît à l'ombre d'une tombe immortelle; seulement, au lieu de bercer un enfant au souffle du vent, elle berce une lyre au souffle d'une mélodie.

ERNESTINE H. VAN HASSELT.

(1) Allusion à une autre composition de Schumann: „Les Papillons bleus.”

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

TROISIÈME PARTIE.

V.

Lady Georgina rejoignit bientôt son père au salon, accompagnée de M^{me} Dover, la femme de charge, qui devait chaperonner sa jeune maîtresse, car Gwendoline n'avait pas été invitée à paraître. La fille du marquis, partagée entre l'affection qu'elle avait pour sa gouvernante et la jalousie que celle-ci lui inspirait, avait obtenu de son père que Miss Myner garderait son appartement, pendant que les invités seraient au château.

Les hôtes de Beechmont arrivèrent à quatre heures, mais Miss Norreys, accompagnée de Ronald Chilton, ne vint qu'une heure plus tard. Elle se montra d'une politesse glaciale avec l'ex-capitaine. S'apercevant que la jeune gouvernante n'était pas au salon, elle en éprouva un désappointement réel.

— Et Miss Myner? demanda-t-elle à Georgina; est-elle malade?

— Oui, elle souffre encore du bras; elle m'a priée de l'excuser auprès des invités de mon père.

— Ne pourrais-je pas la voir dans sa chambre? continua Miss Norreys; ce serait un grand plaisir pour moi.

— Impossible, fit Georgina en se mordant les lèvres de dépit; elle m'a bien recommandé de ne laisser monter personne auprès d'elle.

L'Indienne n'insista pas et suivit la société, qui allait explorer les jardins et les serres, en attendant l'heure du dîner.

Pendant cette promenade, Lord Darkwood chercha toutes les occasions pour offrir son bras à Miss Norreys, mais celle-ci, qui ne tenait pas du tout à avoir le marquis pour cavalier, avait fait signe à Ronald Chilton de se placer à ses côtés.

En ce moment, Gwendoline, qui se tenait cachée derrière les rideaux de sa fenêtre pour voir passer les invités, vit celui qu'elle aimait, ayant Miss Norreys au bras et lui parlant d'une manière très-animée.

Le cœur de la pauvre fille se mit à battre avec impétuosité.

C'était donc bien lui, le héros de ses rêves!... lui, qui avait demandé sa main, et qui l'avait abandonnée après!...

— Oh, Ronald! Ronald! se dit-elle. S'il savait que je suis si près de lui!... Il est sans doute ici avec son père, ajouta-t-elle, — car elle ignorait que le vicomte Chilton fut mort.

Un ardent désir de voir le jeune homme de plus près, d'entendre le son de sa voix, s'empara d'elle.

— Oh, je le verrai, je le verrai! murmura-t-elle; je vais guetter l'occasion. Mais je ne me montrerai pas; il ne me verra plus jamais. Aimerait-il cette belle Miss Norreys, qui possède tout ce qu'on peut désirer en ce monde: naissance, famille, richesse! Oh, elle serait trop heureuse!...

A cette idée, son cœur se serra, et une douloureuse expression passa dans ses yeux.

VI.

Miss Norreys et Ronald, en passant sous les fenêtres de Gwendoline, s'entretenaient précisément d'elle.

— Je suis très-désappointée, disait la dame; j'avais espéré voir Miss Myner, la demoiselle de compagnie de Lady Georgina, mais elle est, paraît-il, trop malade pour descendre. Lord Chilton, continua-t-elle, c'est la plus charmante jeune fille que j'aie jamais rencontrée.

— N'est-elle pas l'héroïne de l'accident arrivé à Beechmont, il y a quelques semaines? interrogea le vicomte.

— Oui, c'est elle, la pauvre enfant. Oh! que ne puis-je l'avoir chez moi en qualité de demoiselle de compagnie; ce serait véritablement une sœur... Lord Darkwood me ferait un plaisir extrême en se procurant une autre gouvernante pour sa fille; j'y aviserais. Ah, nous voici arrivés aux ruines!

Ils passèrent sous un vaste portail en pierre, et se trouvèrent bientôt dans la grande salle des banquets, qui, bien des siècles auparavant,

avait retenti des rires joyeux des seigneurs et des châtelaines, mais qui, à présent, était livrée à la solitude et à la curiosité des touristes.

Cette pièce, très-vaste, était entièrement en chêne depuis le plancher, ciré comme un miroir, jusqu'au plafond, dont les sculptures magnifiques étaient noircies par le temps.

Lord Darkwood, pour faire une surprise à Miss Norreys, avait décidé que le dîner serait suivi d'un bal, lequel aurait lieu dans l'ancien château même, et il avait fait préparer la salle en conséquence.

Des candélabres d'argent, garnis de bougies, avaient été accrochés à la muraille. Sous l'antique et haute cheminée on avait placé des arbustes et des fleurs aux parfums les plus délicats. De magnifiques orangers étaient placés des deux côtés de la salle, où des sièges avaient été mis pour les danseurs fatigués.

Les invités, après avoir parcouru cette pièce, continuèrent à explorer les ruines, guidés par leur hôte.

Rien n'échappa à leur avide curiosité; ils visitèrent les salons, les chambres à coucher, les salles à manger, la chapelle, et grimperent même, par un étroit escalier en colimaçon, jusqu'à la tour de garde, d'où l'on contemplant un panorama grandiose.

Pendant qu'on redescendait au rez-de-chaussée, Miss Norreys se trouva à côté de Lady Georgina, qui lui raconta comment elle et sa gouvernante avaient été effrayées par des gémissements lugubres, un jour qu'elles s'étaient aventurées dans les souterrains.

— Miss Myner a soutenu que ce bruit provenait d'un hibou, dit la fille de l'hôte, tandis que moi... Enfin depuis longtemps les domestiques racontent des histoires qui font frémir...

En ce moment, le marquis, qui s'était approché de sa fille et avait entendu les dernières paroles qu'elle venait de prononcer, lui jeta un regard menaçant. Ce regard n'échappa pas à Miss Norreys et la fit réfléchir.

— N'écoutez pas ma fille, Madame, dit le marquis; c'est une véritable enfant qui ne sait ce qu'elle dit et s'effraie de tout, même des cris d'un oiseau nocturne.

— Oh, je raffole des vieux châteaux abandonnés! s'écria l'Indienne, surtout quand ils ont leur légende, comme celui-ci. Voilà huit cents ans qu'il existe, n'est-ce pas? A quel nombre de scènes, tristes ou gaies, ces vieilles murailles n'ont-elles pas assisté? Des chevaliers ont quitté ce manoir pour aller à la guerre; dans la chapelle des services ont été célébrés pour les morts, ainsi que pour les fiançailles; des femmes ont tour-à-tour aimé et pleuré ici; des enfants ont fait retentir les échos de leurs voix fraîches et joyeuses!... Et qui sait combien de malheureux n'ont pas péri dans les sombres souterrains? car les seigneurs de Darkwood avaient pouvoir de vie et de mort; c'étaient de grands capitaines qui allaient beaucoup en guerre, et plus d'un prisonnier aura trouvé la mort là, sous vos pieds. Les hommes étaient si cruels à cette époque! On dit, Lord Darkwood, continua-t-elle, qu'un squelette humain a été trouvé dans les caveaux il y a quelques années: cela est-il vrai?

— Oui, murmura le marquis, cela est vrai.

— Oh, combien je désirerais voir ces lieux souterrains! Lord Darkwood, vous seriez bien aimable si vous vouliez nous faire apporter des torches et nous guider dans ces retraites mystérieuses.

En disant ces paroles, l'étrangère jeta un regard scrutateur vers son hôte, qui pâlit visiblement. Celui-ci voulut chercher un prétexte pour ne pas accéder à la demande qui venait de lui être faite, mais sa fille et le reste de la société se joignirent aux instances de Miss Norreys.

— Je dois vous avertir, en conscience, qu'il est imprudent de descendre dans ces caveaux, murmura-t-il; il y fait humide, malsain; l'air y est mauvais, et puis des légions de rats...

— Nous portons un défi à toutes ces horreurs! s'écria en riant un gentleman de la compagnie. Miss Norreys tient énormément à visiter les lieux en question, et nous partageons tous sa curiosité.

Le marquis crut prudent de ne plus faire de

résistance; cependant il se hasarda à dire encore :

— Je veux bien vous accompagner, mais je crois que je ne trouverai plus les clefs... Il y a si longtemps...

— Je sais où elles sont, dans votre cabinet, interrompit Georgina; Pietro ira les chercher.

Et avisant le Maltais dans une pièce voisine, elle l'appela.

Lord Darkwood lui donna la commission, en le regardant d'une manière significative.

Le valet sortit et revint peu après.

Il remit un trousseau de clefs à son maître. Celui-ci, en remarquant que trois ou quatre clefs avaient disparu de la chaîne, respira fortement, comme un homme qui se sent tout-à-coup soulagé.

— Pietro, commanda-t-il de nouveau, faites apporter des torches.

Quelques instants après, plusieurs domestiques apparurent et précédèrent les visiteurs.

— En route maintenant, dit le marquis, et tenons-nous tous bien ensemble, car nous allons parcourir un véritable labyrinthe.

Les invités se mirent à descendre l'étroit escalier, et Pietro fut chargé d'ouvrir les portes des sombres cellules.

Il eut soin d'improviser plusieurs histoires intéressantes sur des prisonniers imaginaires, afin de captiver l'attention des visiteurs, ce qui lui valut un regard reconnaissant de son maître.

Tout-à-coup, le marquis s'aperçut de l'absence de Miss Norreys, et il se dit avec dépit, que probablement elle était restée en arrière avec Lord Chilton, qui n'avait guère quitté ses côtés depuis leur arrivée au château.

Il était cependant dans l'erreur.

L'Indienne, qui était une femme courageuse, avait conçu certain projet qu'elle voulait mettre à exécution.

Elle éprouvait un vif désir d'entendre ce cri mystérieux dont Georgina lui avait parlé, et avait saisi un moment opportun pour s'écarter du groupe des invités.

Puis ayant pris une torche aux mains d'un domestique, elle se mit à parcourir rapidement,

et au risque de s'égarer, les divers passages qui s'offraient à sa vue.

Après beaucoup de détours, jugeant que le son de sa voix ne serait pas entendu par ses amis, elle poussa un cri, comme pour appeler au secours.

Mais rien ne vint troubler le morne silence qui régnait dans cette partie des souterrains.

Miss Norreys, poussée par une idée fixe, se dit qu'il fallait renouveler l'expérience dans un autre endroit.

Enfin, arrivée au bout d'un étroit corridor, elle s'aperçut que sa torche allait s'éteindre, et qu'il était temps de retourner sur ses pas; mais auparavant, voulant faire une dernière tentative, elle poussa d'une voix vibrante un cri que l'écho répéta au loin.

Ciel! Qui donc lui répond?

Un gémissement sourd et prolongé vint de frapper son oreille. On dirait qu'un baïllon étouffe la voix de l'être mystérieux que ces souterrains recèle.

Miss Norreys, pâle et tremblante, sent son courage l'abandonner.

Son cœur bat à lui rompre la poitrine, elle respire avec effort, et pour comble d'horreur le cri étouffé se répète de nouveau, cette fois avec un accent de prière, lui semble-t-il, en même temps que sa torche s'éteint en jetant un dernier éclat.

D'où venait cet appel? Était-ce d'en haut, d'en bas?

Notre courageuse jeune femme n'eut guère le temps de réfléchir, car en ce moment la voix alarmée de Lord Darkwood l'appela à plusieurs reprises.

— Il ne faut pas qu'il me trouve ici, se dit-elle.

Et s'élançant vivement dans le premier cloître qui se présente, elle a l'heureuse chance de se rapprocher du groupe qui est à sa recherche, sans qu'on se soit aperçu de quelle direction elle vient.

— Me voici! s'écria-t-elle en souriant avec effort; vous m'avez cru perdue sans doute? Rassurez-vous. Pendant que vous écoutiez les histoires dramatiques que Pietro raconte si bien, l'envie m'a prise d'errer seule dans ce vaste labyrinthe souterrain; malheureusement ma torche s'est éteinte et m'a forcée de revenir sur mes pas.

— Quelle imprudence vous avez commise, ma chère Miss Norreys! s'écria Lord Darkwood en lui offrant son bras; je vous assure que votre absence nous a cruellement inquiétés.

Mais je crois, Mesdames, continua-t-il, que nous ferions bien d'abandonner ces régions, car l'humidité de ces lieux pourrait vous être nuisibles.

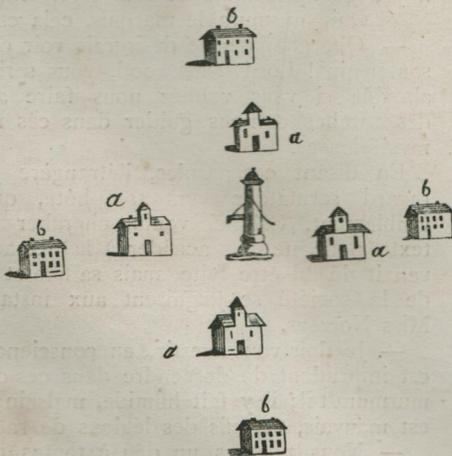
— Je suis de votre avis, Mylord, remontons. (A continuer.)



LE VARAN BIGARRÉ D'AUSTRALIE.

D'une main relevant sa longue robe, et de l'autre tenant la torche au-dessus de sa tête, elle continua à marcher bravement en avant... s'arrêtant parfois pour frapper aux portes qu'elle rencontrait sur son passage.

RÉBUS No. 6.



AVIS A NOS ABONNÉS

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 1 Mai, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS:

4^e, 5^e ou 6^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon,” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne,” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.

Les propriétaires des quatre maisons *bbbb* ont construit la fontaine qui se trouve au milieu et ont donné la permission aux locataires des maisons *aaaa* d'aller y puiser l'eau. Comme ces derniers endommageaient par malice la fontaine, les propriétaires *bbbb* résolurent de faire bâtir un mur, construit de telle sorte que les habitants des maisons *aaaa* soient exclus de la fontaine et que ceux des maisons *bbbb* en aient le libre usage. Donnez la forme de ce mur?